

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

Leiden, 1786

Fables Choisies. Livre Neuvieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1156

FABLES CHOISIES.

LIVRE NEUVIEME.

F A B L E I.

LE DÉPOSITAIRE INFIDELE.

Grace aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages:
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scene
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans & des ingrats,
Mainte imprudente pécure,
Force fots, force flatteurs.

A

Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mention, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je foudrierois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Esope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne feroit.
Le doux charme de maint songe,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut,
Mais mentir comme sçut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, & d'un sot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,

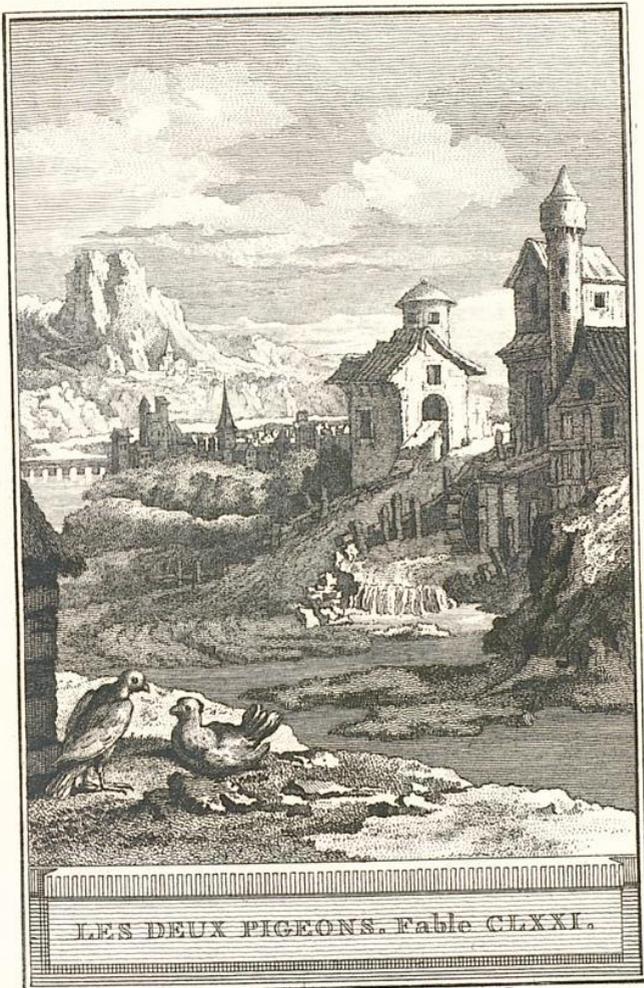
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer? il n'est plus; j'ai regret de vous dire,
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant:
 Dispensez-moi, je vous supplie;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimois un fils plus que ma vie;
Je n'ai que lui: que dis-je? hélas! je ne l'ai plus:
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit: hier au soir sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever:
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit: comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils, en un besoin, eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, vous dis-je;
 Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les Chat-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange;

Enlevé un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendoit cette feinte aventure:
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux étoit de ces conteurs,
 Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microscope:
 Tout est géant chez eux: écoutez les, l'Europe
 Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
 J'ai vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit: tout doux,
 On le fit pour cuire vos choux.
 L'homme au pot fut plaissant: l'homme au fer fut habile.

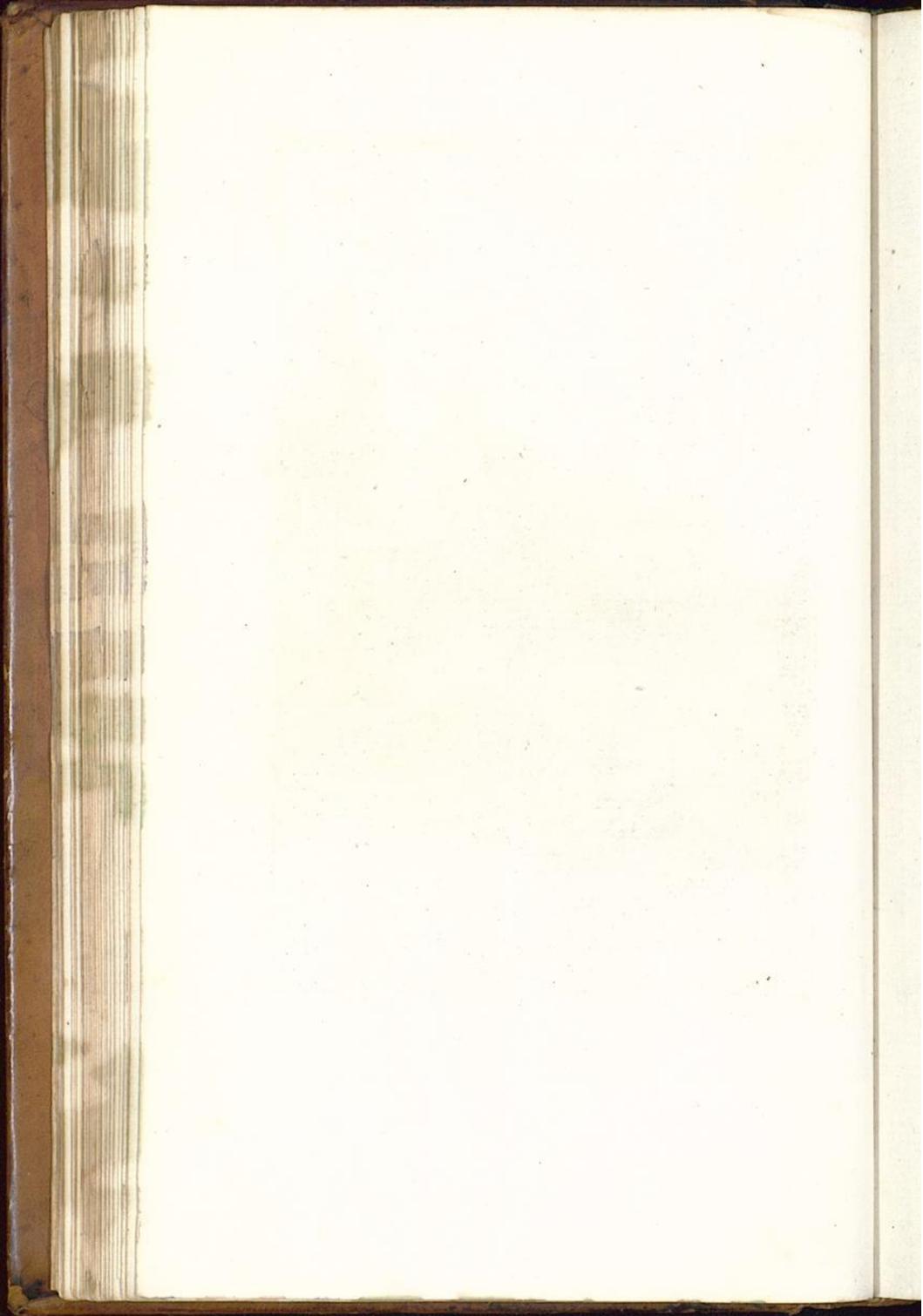
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir, par raison, combattre son erreur:
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.





LES DEUX PIGEONS. Fable CLXXI.

Vinckles, del. et sculp. 1715.



F A B L E II.

LES DEUX PIGEONS.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avangoit davantage !
Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frere, a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, & le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le desir de voir & l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : ne pleurez point ;

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere.

Je le défennuirai: quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous fera d'un plaisir extrême.

Je dirai: j'étois là, telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu seréin, il part tout morfondu,
Sèche, du mieux qu'il peut, son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie:
Il y vole, il est pris: ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traîtres appâts.

Le las étoit usé; si bien que de son aîle,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; & le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la ferre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,
Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux aîles étendues,

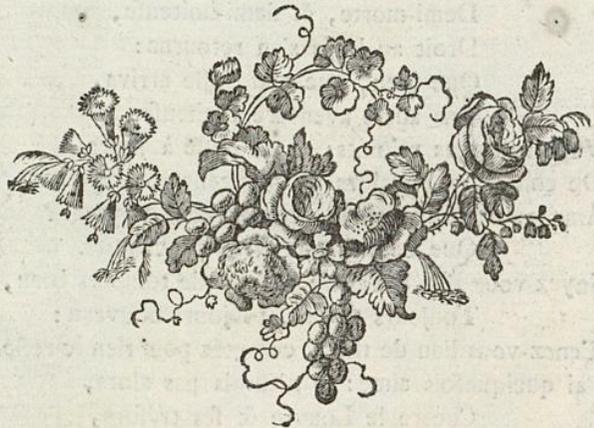
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, & d'un coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'asle, & tirant le pied,
Demi-morte, & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?

Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis engagé par mes premiers sermens.

Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ah! si mon cœur oïoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

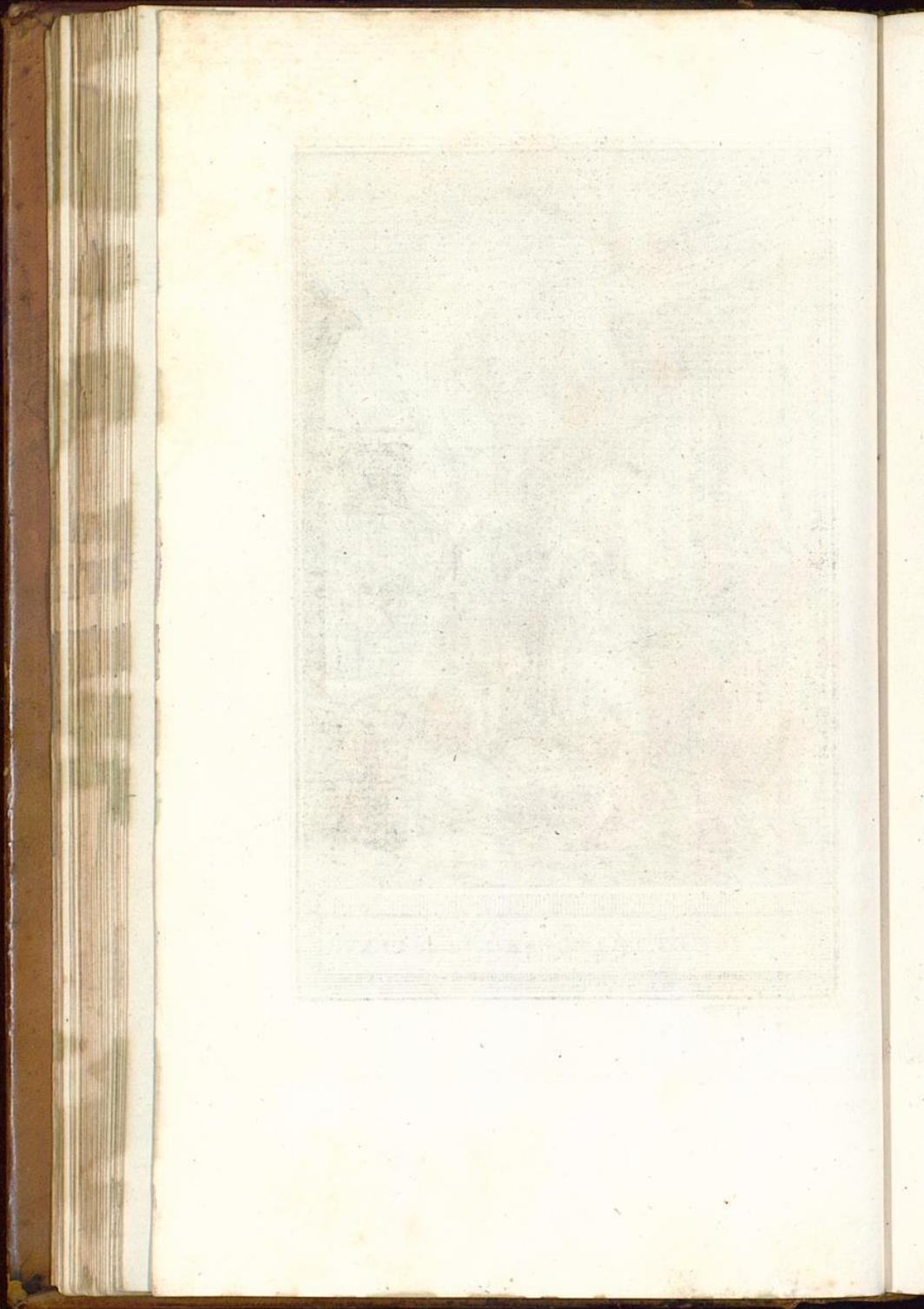


FABLE III.



LE SINGE ET LE LÉOPARD. Fable CLXXII.

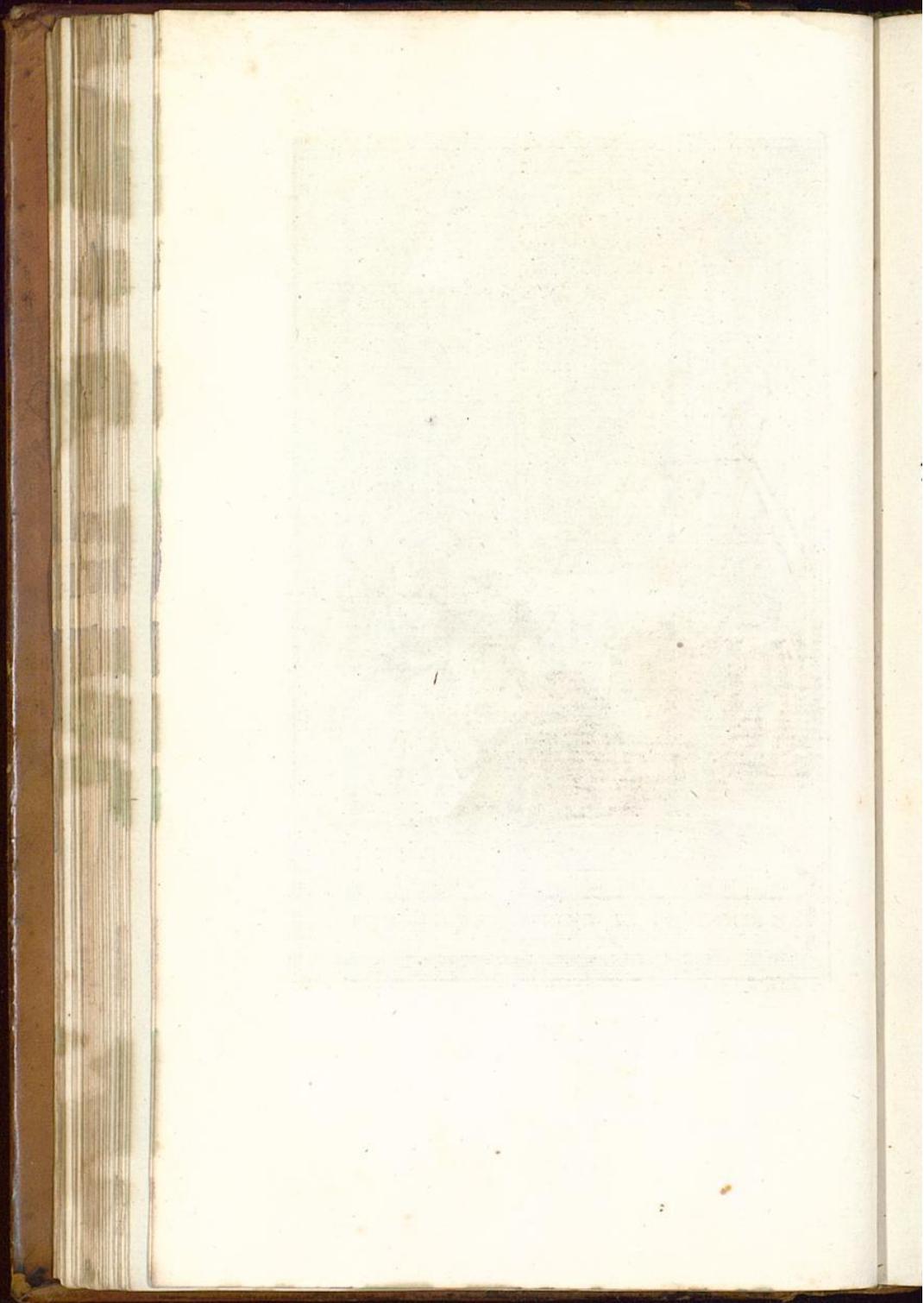
Vinckles, del. et sculp. 1775.





LE SINGE ET LE LÉOPARD. Fable CLXXII.
2^e Planche.

Vinckles, del. et sculp. 1775.



F A B L E I I I.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire:
Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit: messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.

La bigarrure plaît: partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun fortit,
Le Singe de sa part disoit: venez de grace,
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur foi seulement:
Moi je l'ai dans l'esprit: votre serviteur gille,
Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois batteaux, exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend, il sçait danser, baller,
B

Faire des tours de toute forte,
Passer en des cerceaux ; & le tout pour six blancs ;
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

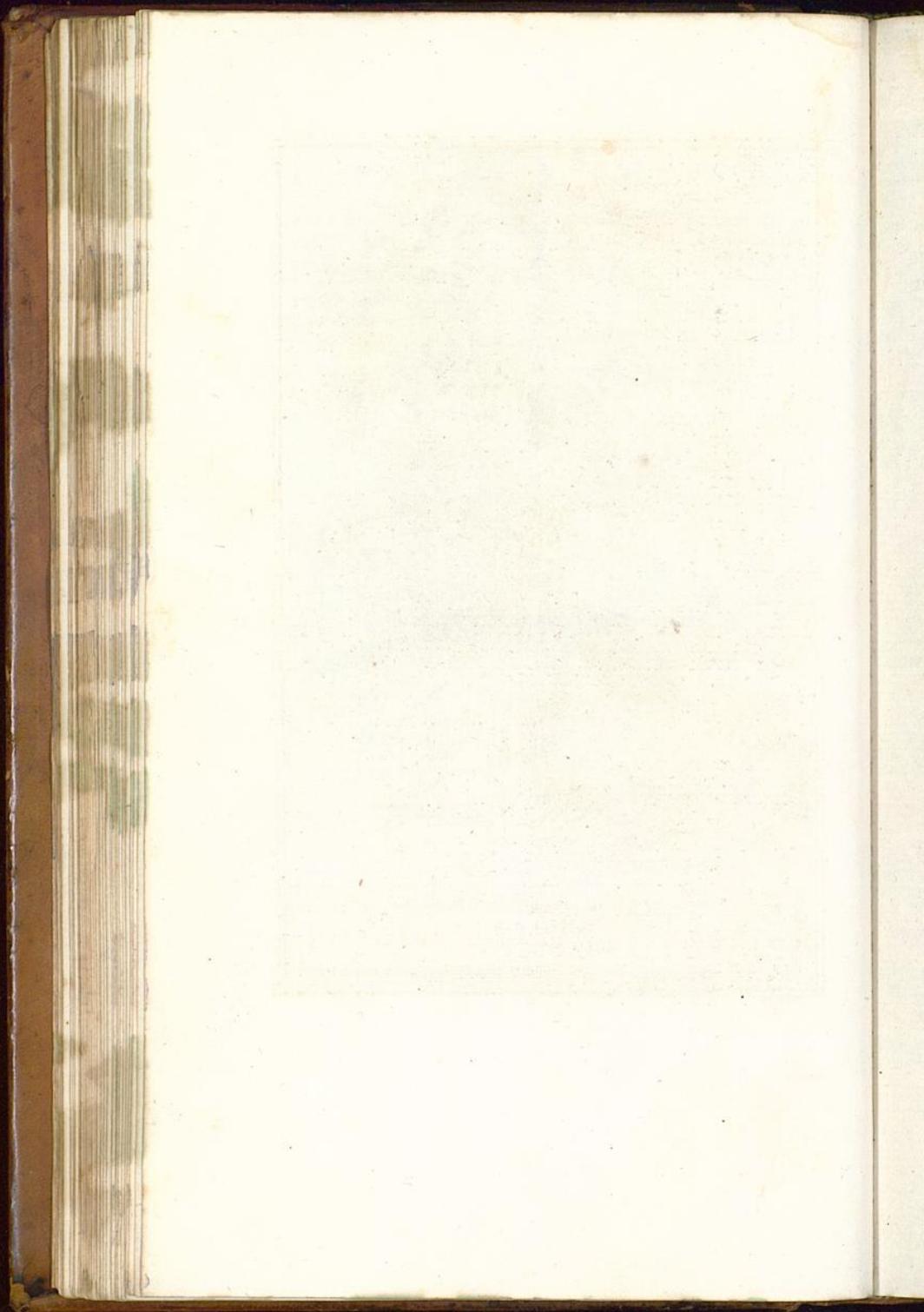
Le Singe avoit raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables,
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
O, que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens !





LE GLANDE ET LA CITROUILLE. Fable CLXXIII.

Vinckles, del. et sculp. 1773.



FABLE IV.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, & l'aller parcourant,
 Dans les Citrouilles je la trouve.

Un villageois considérant
 Combien ce fruit est gros, & sa tige menue,
 A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
 Il a bien mal placé cette Citrouille-là:
 Hé, parbleu, je l'aurois pendue
 A l'un des chênes que voilà.
 C'eût été justement l'affaire:
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé:
 Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
 Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit?
 Dieu s'est mépris: plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.
 Cette réflexion embarrassant notre homme;

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre somme.
Un Gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
Oh, oh, dit-il, je saigne! & que feroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Gland eût été Gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison:
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.





L'ÉCOLIER, LE PEDANT, ET LE MAÎTRE
D'UN JARDIN. Fable CLXXIV.

Ninkalos, del. et sculp. 1775.



F A B L E V.

L'ECOLIER, LE PÉDANT, ET LE
MAÎTRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentoit son Collège,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilège
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grim pant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coueurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchoit l'arbre ; & fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfans.
Voilà le verger plein de gens



Pires que le premier. Le Pedant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant,
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtement
Qui pût servir d'exemple, & dont toute sa suite
Se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

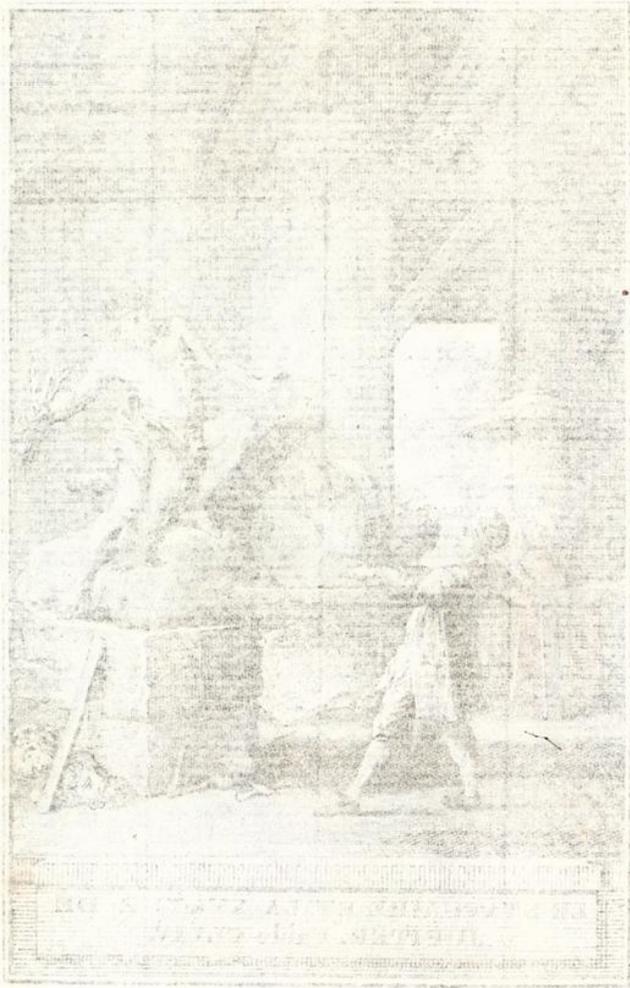
Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne sçais bête au monde pire;
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement:





LE STATUAIRE ET LA STATUE DE
JUPITER. Fable CLXXV.

Makelès, Del. et sculp. 1779.



F A B L E VI.

LE STATUAIRE ET LA STATUE
DE JUPITER.

U n bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il fera dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée,
Que du continuel fouci
Qu'on ne fache point leur poupée.

Le cœur fuit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les menfonges,

FABLE VII.



LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE.
Fable CLXXVI.

Madras, del. et sculp. 1775.



F A B L E V I I.

LA SOURIS MÉTAMORTHOSÉE EN FILLE:

Une Souris tomba du bec d'un chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un bramin le fit : je le crois aisément.
 Chaque pays a sa pensée.
 La Souris étoit fort froissée :
 De cette sorte de prochain
 Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin
 Le traite en frere. Ils ont en tête
 Que notre ame , au sortir d'un roi ,
 Entre dans un ciron , ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au fort : c'est-là l'un des points de leur loi.
 Pythagore chez eux a puisé ce mystere.
 Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
 De prier un forcier qu'il logeât la Souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis
 Le forcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans , & telle & si gentille ,
 Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté :
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
 Il dit à cet objet si doux :

C

Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui feras notre gendre.
 Non, dit-il: ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
 Je vous conseille de le prendre.
 Et bien, dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma Fille? hélas! non; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
 Le bramin fâché, s'écria:
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre Belle.
 Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.
 L'éteuf passant à celui-là,
 Il le renvoye, & dit: j'aurois une querelle
 Avec le rat; & l'offenser
 Ce seroit être fou, lui qui peut me percer:
 Au mot de rat, la Demoiselle
 Ouvrit l'oreille; il fut l'époux:
 Un rat! un rat: c'est de ces coups
 Qu'amour fait, témoin telle & telle:
 Mais ceci soit dit entre nous.
 On tient toujours du lieu dont on vient; cette fable
 Prouve assez bien ce point: mais à la voir de près,

Quelque peu de sophisme entre parmi les traits :
 Car quel époux n'est point au soleil préférable,
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort. qu'une puce ? elle le mord pourtant.

Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
 La Belle au chat, le chat au chien,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté ;
 Le soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la météphysique :
 Le forcier du brahmin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le brahmin même :

Car il faut, selon son système,
 Que l'homme, la Souris, le ver, enfin chacun
 Aille puiser son ame en un trésor commun.

Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'éleve, & l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse ?

Tout débattu, tout bien pesé,
 Les ames des Souris, & les ames des Belles
 Sont très-différentes entre elles.

Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie.

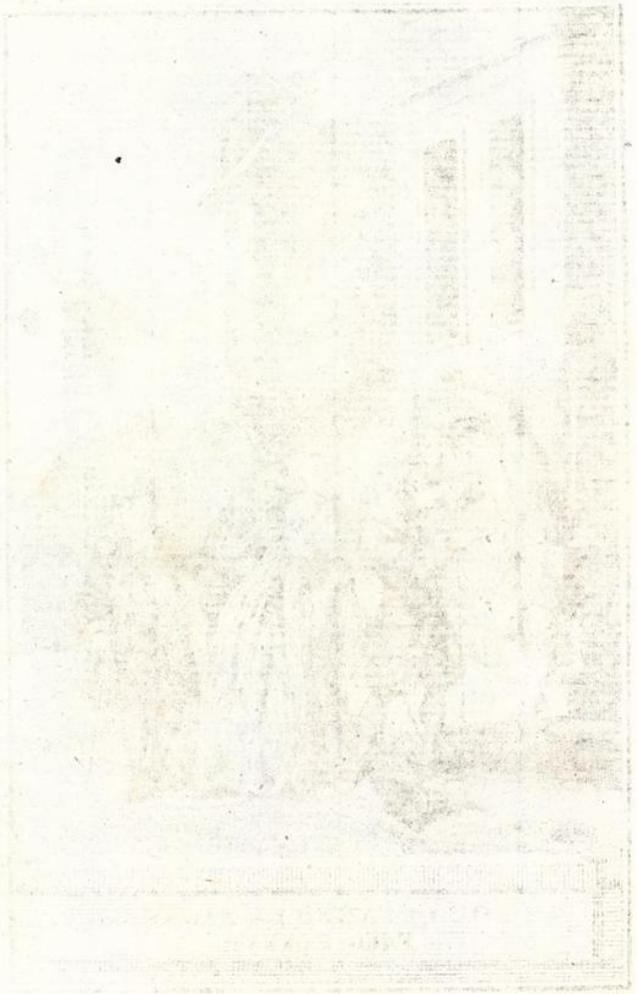
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.





LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.
Fable CLXXVII.

Vinckles, del. et sculp. 1775.



F A B L E VIII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

Jamais auprès des Fous ne te mets à portée:
Je ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours.

Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelques traits aux fripons, aux fots, aux ridicules.

Un Fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse; & les mortels crédules
De courir à l'achat: chacun fut diligent.

On effuyoit force grimaces:

Puis, on avoit pour son argent,

Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,

Ou de s'en aller, sans rien dire,

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

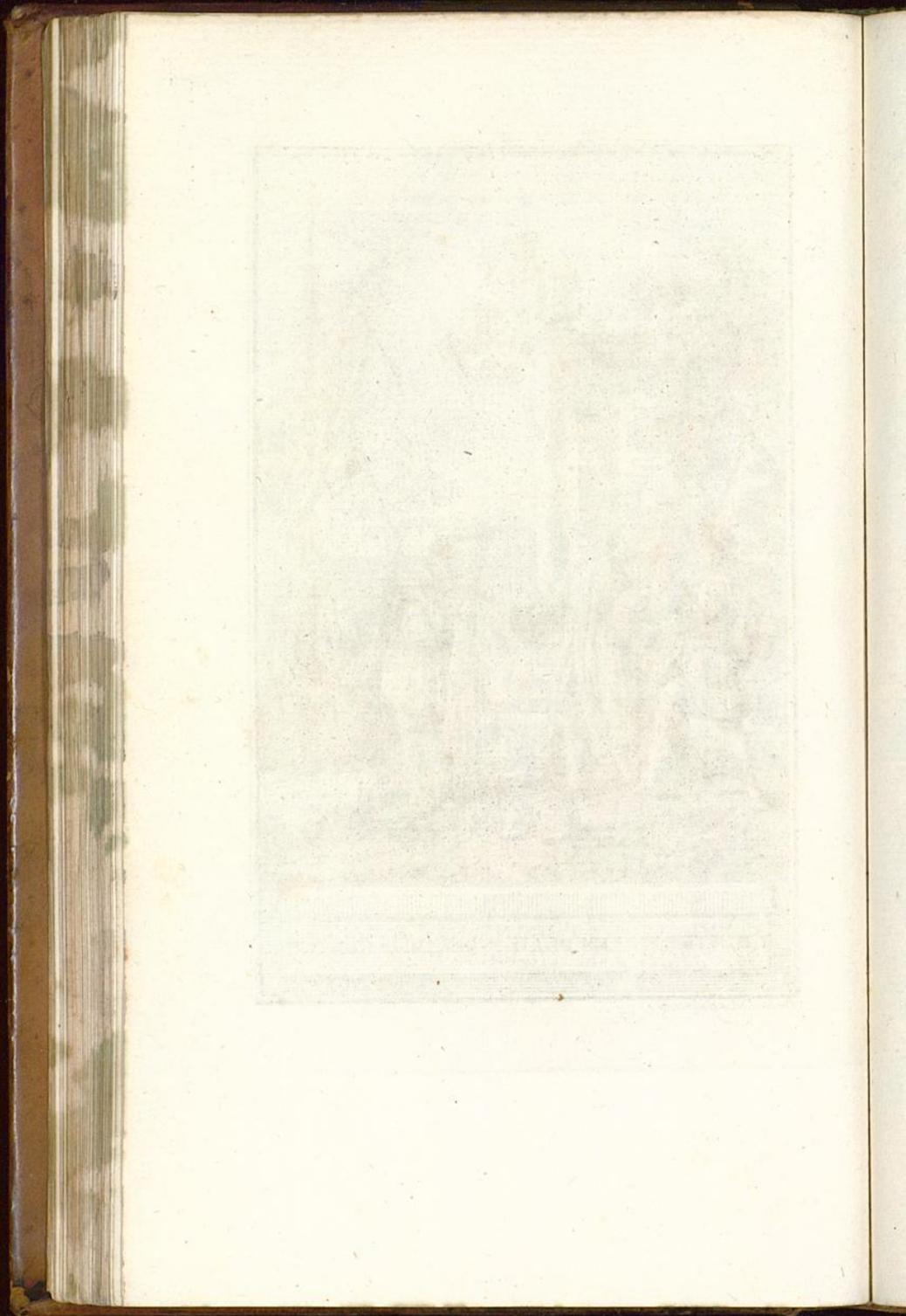
De ce que fait un Fou? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil & du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
 Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit: ce font ici hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil: sinon, je les tiens sûrs
 De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la Sagesse.





Winkles, del. et sculp. 1775.



F A B L E I X.

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
 Une Huître que le flot y venoit d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux , du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baïssoit déjà pour amasser la proie,
 L'autre le pouffe , & dit : il est bon de sçavoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pû l'appercevoir
 En fera le gobeur , l'autre le verra faire.
 Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre ; & je l'ai vûe avant vous, sur ma vie.
 Et bien, vous l'avez vûe ; & moi je l'ai sentie.
 Pendant tous ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

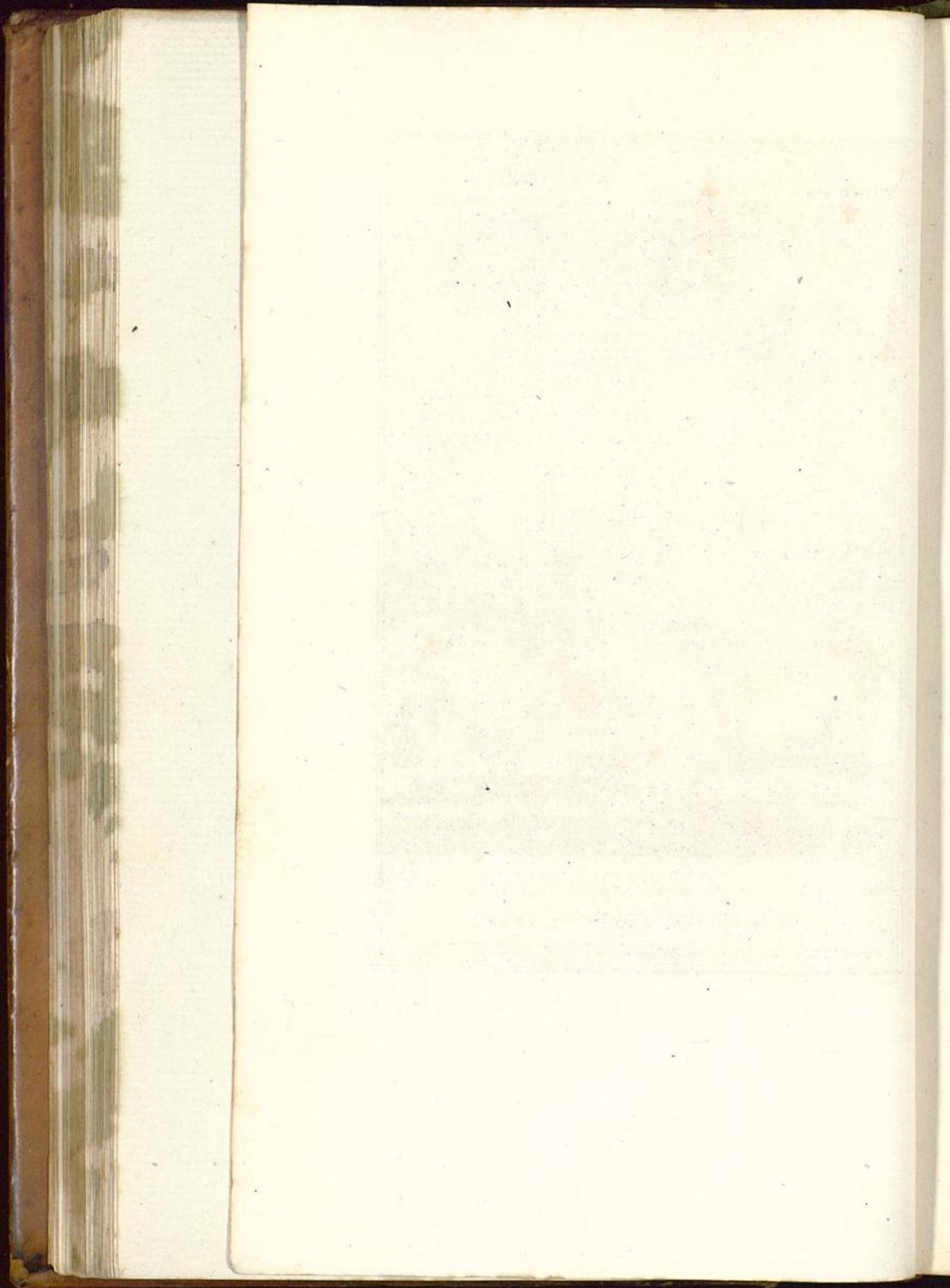
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.





LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE. Fable CLXXIX.

Vinkles, del. et sculp. 1775.



F A B L E X.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Autrefois carpillon fretin,
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poesse à frire.
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
 Sous espoir de grosse aventure,
 Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison: carpillon n'eut pas tort:
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie
 Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage,
 Trouvant un Chien hors du village,

S'en alloit l'emporter: le Chien représenta
 Sa maigreur. Jà ne plaist à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là:

Attendez, mon maître marie

Sa fille unique, & vous jugez

Qu'étant de nôce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

Le Loup le croit, le Loup le laisse.

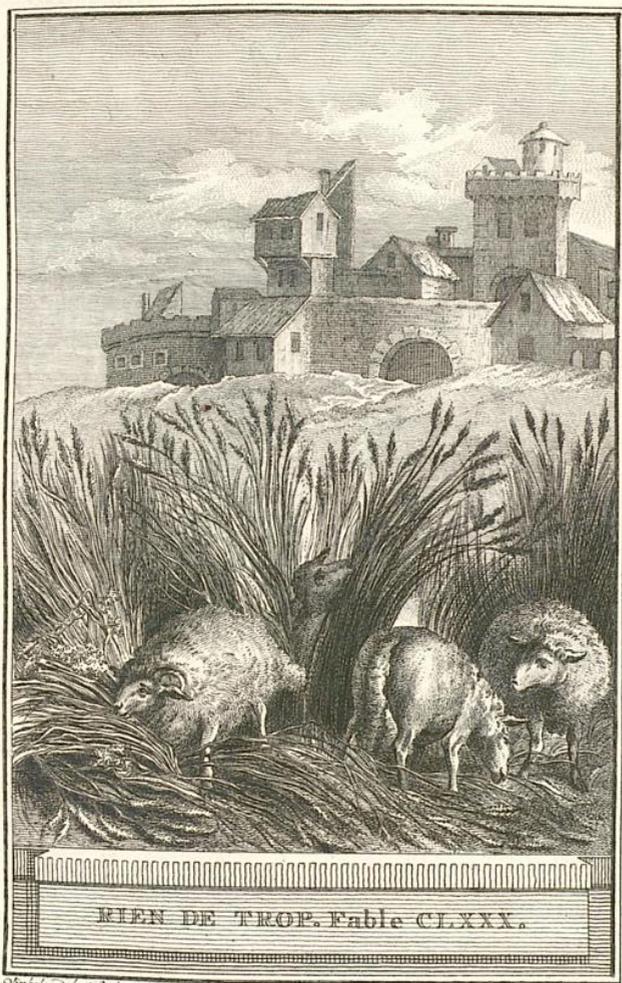
Le Loup, quelques jours écoulés,

D

Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre,
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis:
Ami, je vais sortir; & si tu veux attendre
Le portier du logis & moi
Nous ferons tout à l'heure à toi,
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile:
Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.



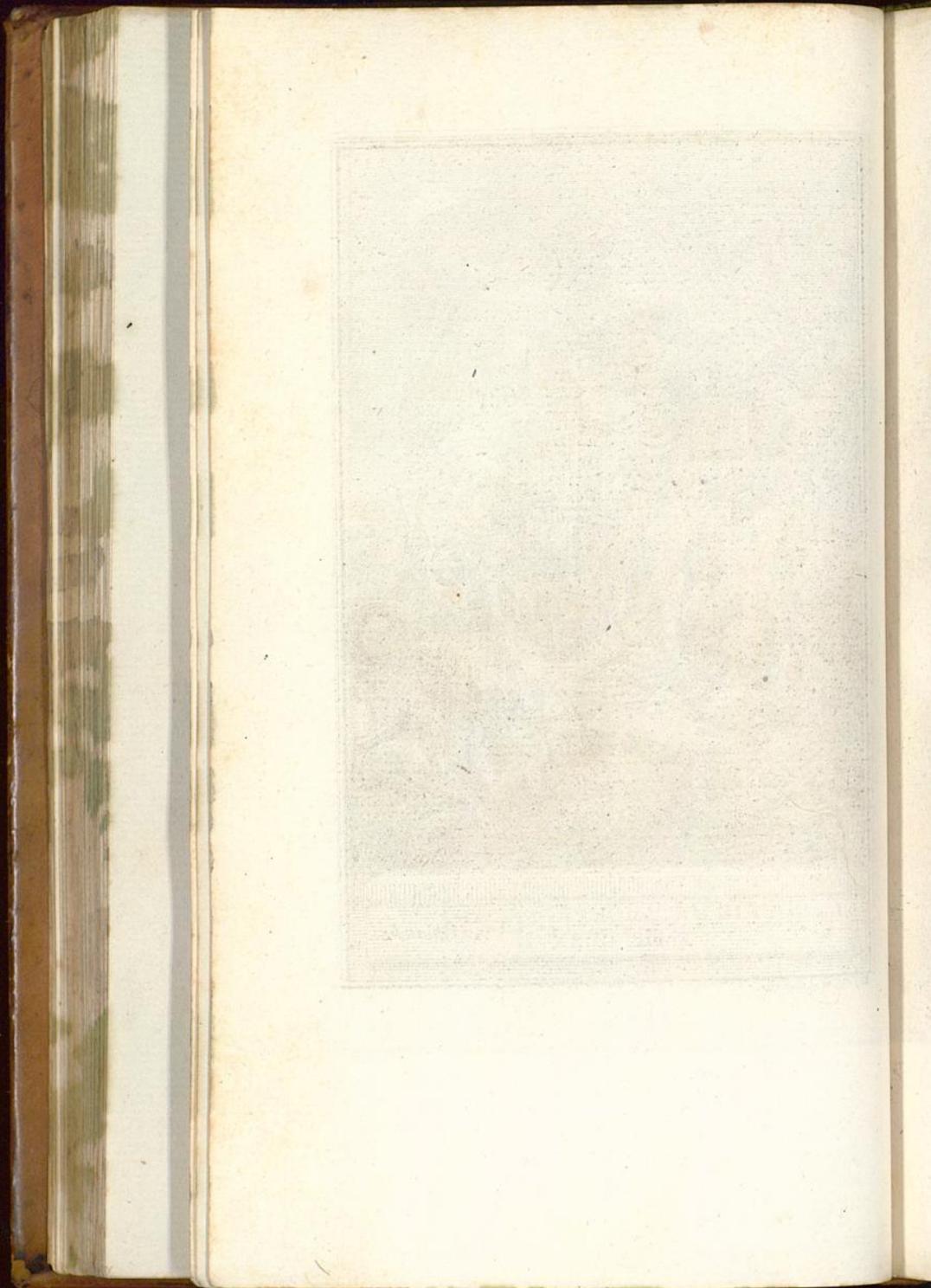
ndre.

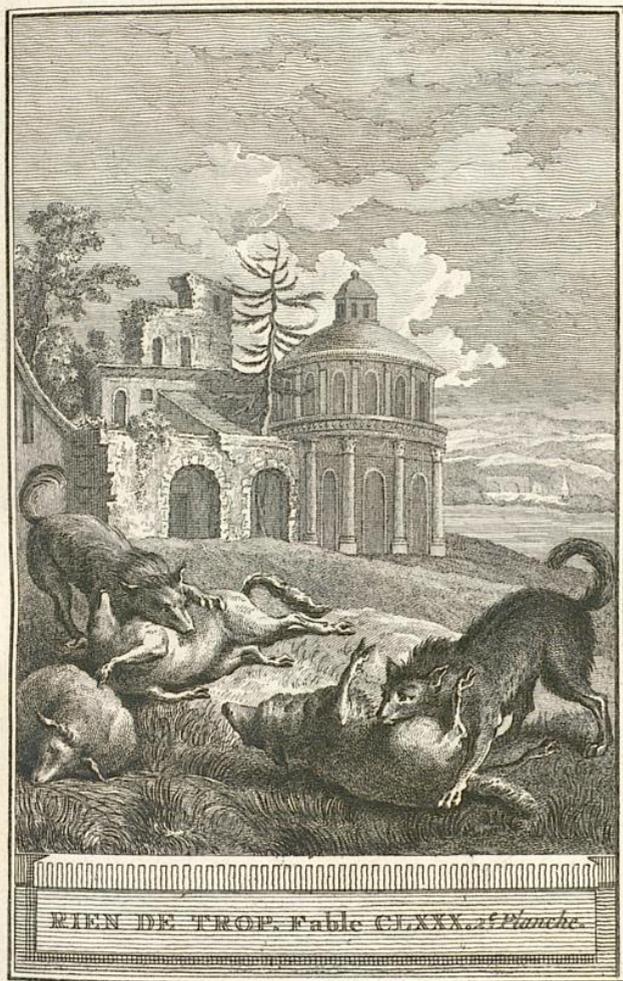


RIEN DE TROP. Fable CLXXX.

Winkler del. et sculp. 1775.

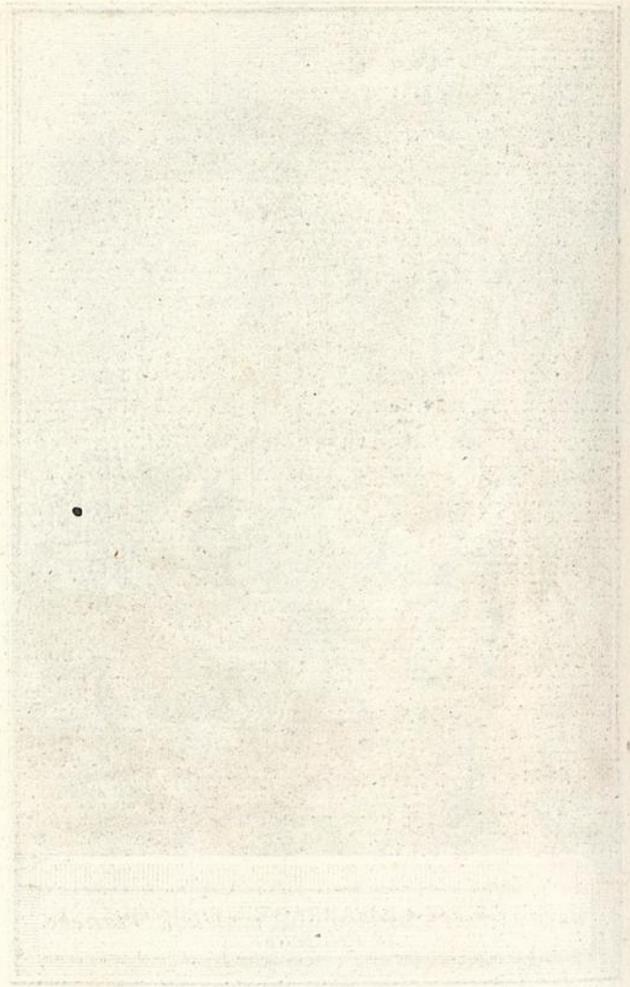






RIEN DE TROP. Fable CLXXX. 2^e Planche.

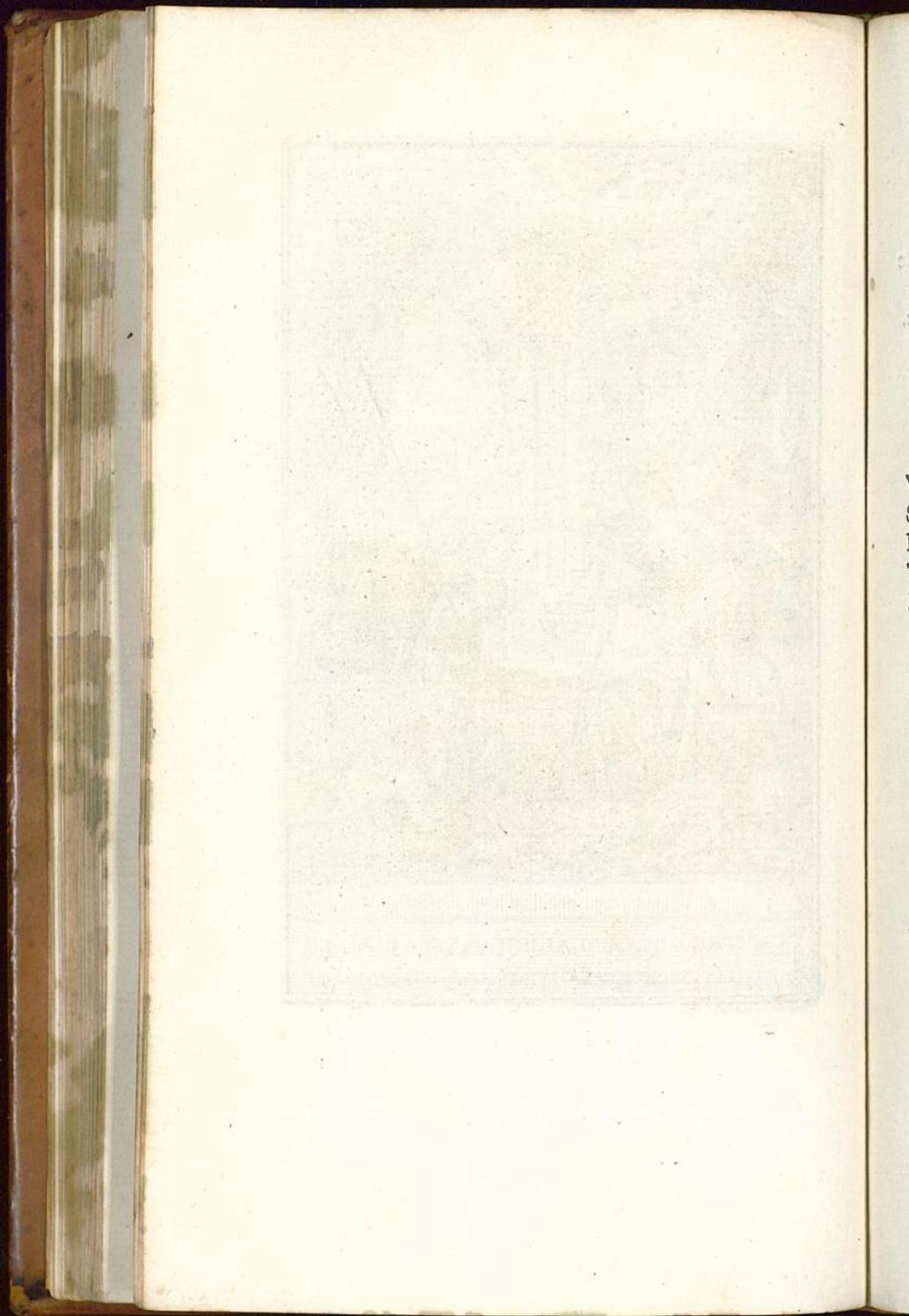
Winkler, del. et sculp. 1775.





RIEN DE TROP. Fable CLXXX. 3^e Planche.

Winkler del. et sculp. 1772.



F A B L E X I.

RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempéramment
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le bled, riche présent de la blonde Cérés,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sçait plaire,
Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent ;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquerent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent,
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

Il faudroit faire le procès

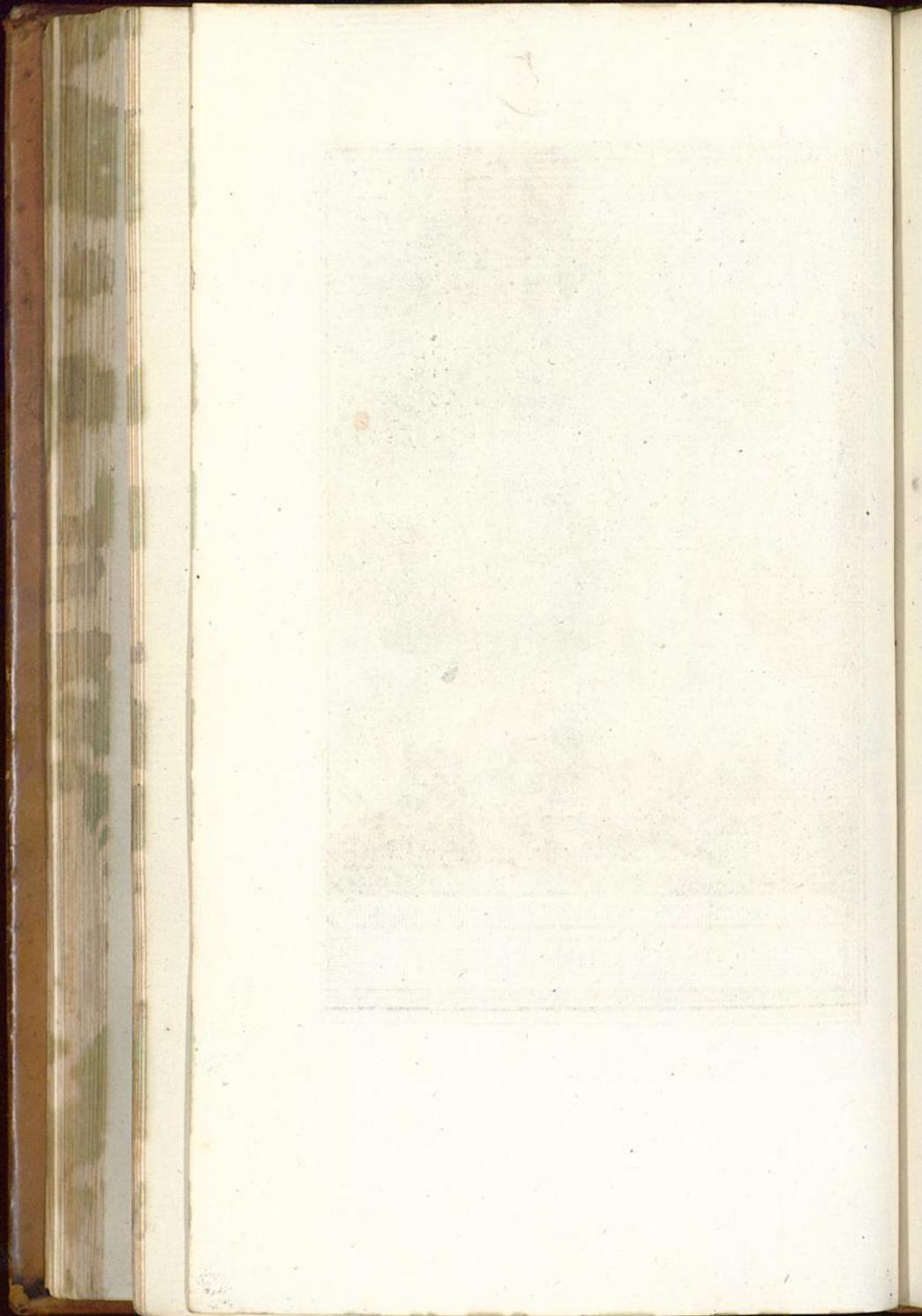
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, est un point
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.





LE CIERGE. Fable CLXXXI.

Watelet del. et sculp. 1775.



F A B L E XII.

LE CIERGE.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent:
Les premières, dit-on, s'en allerent loger
 Au mont Hymette, & se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrz entretiennent,
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
 Ou, pour dire en françois la chose,
 Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie:
 Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et nouvel Empedocle aux flammes condamné
 Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce Cierge ne sçavoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit:
 Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

JUPITER ET LE PASSAGER.

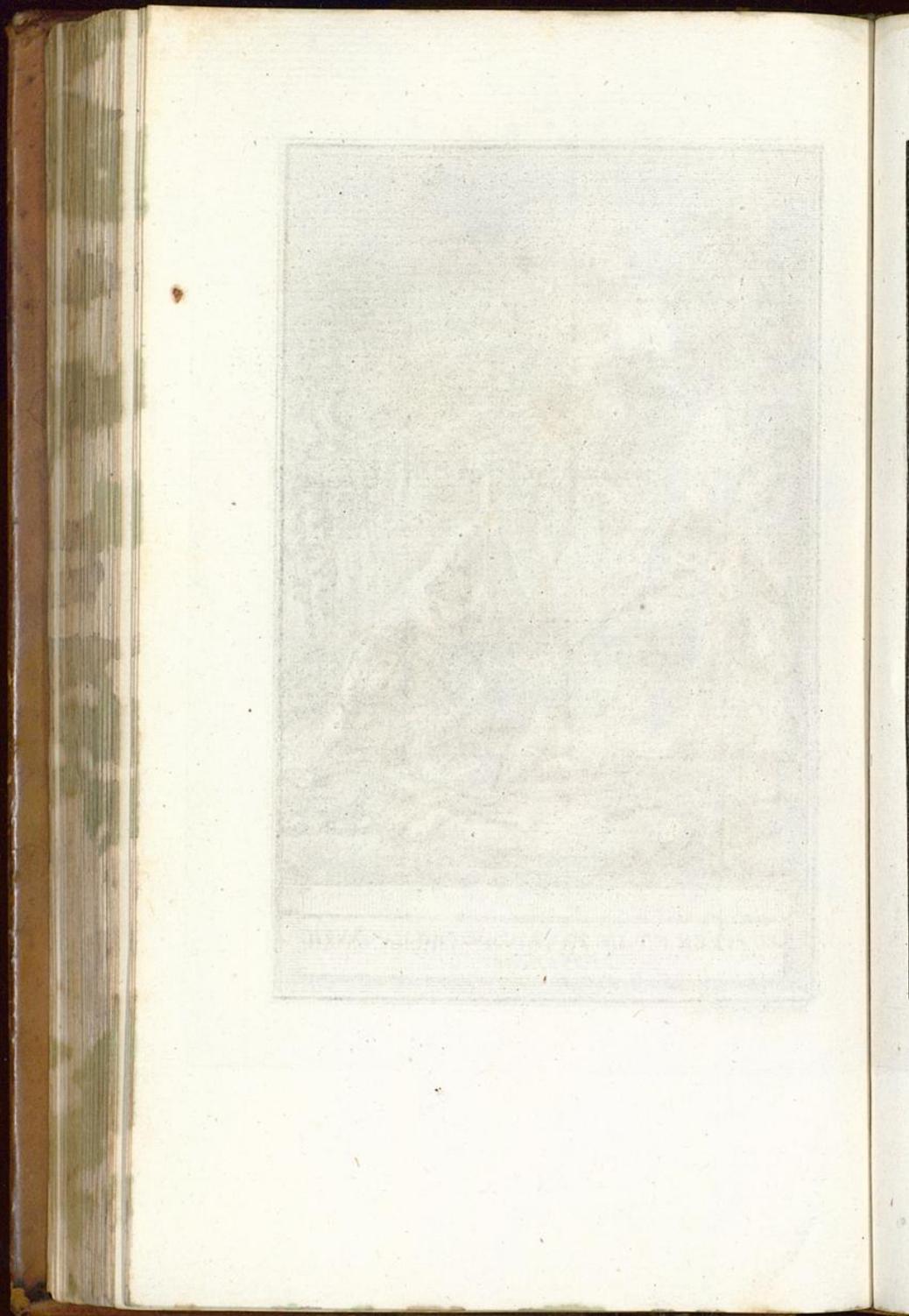
O combien le péril enrichiroit les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux cieus:
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
 Il ne se sert jamais d'Huissier.
 Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?
 Comment appelez-vous ces avertissemens?

Un passager pendant l'orage,
 Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans,
 Il n'en avoit pas un: vouer cent éléphans
 N'auroit pas coûté davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
 C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
 La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire:
 Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien,



JUPITER ET LE PASSAGER. Fable CLXXXII.
2^e Planche.

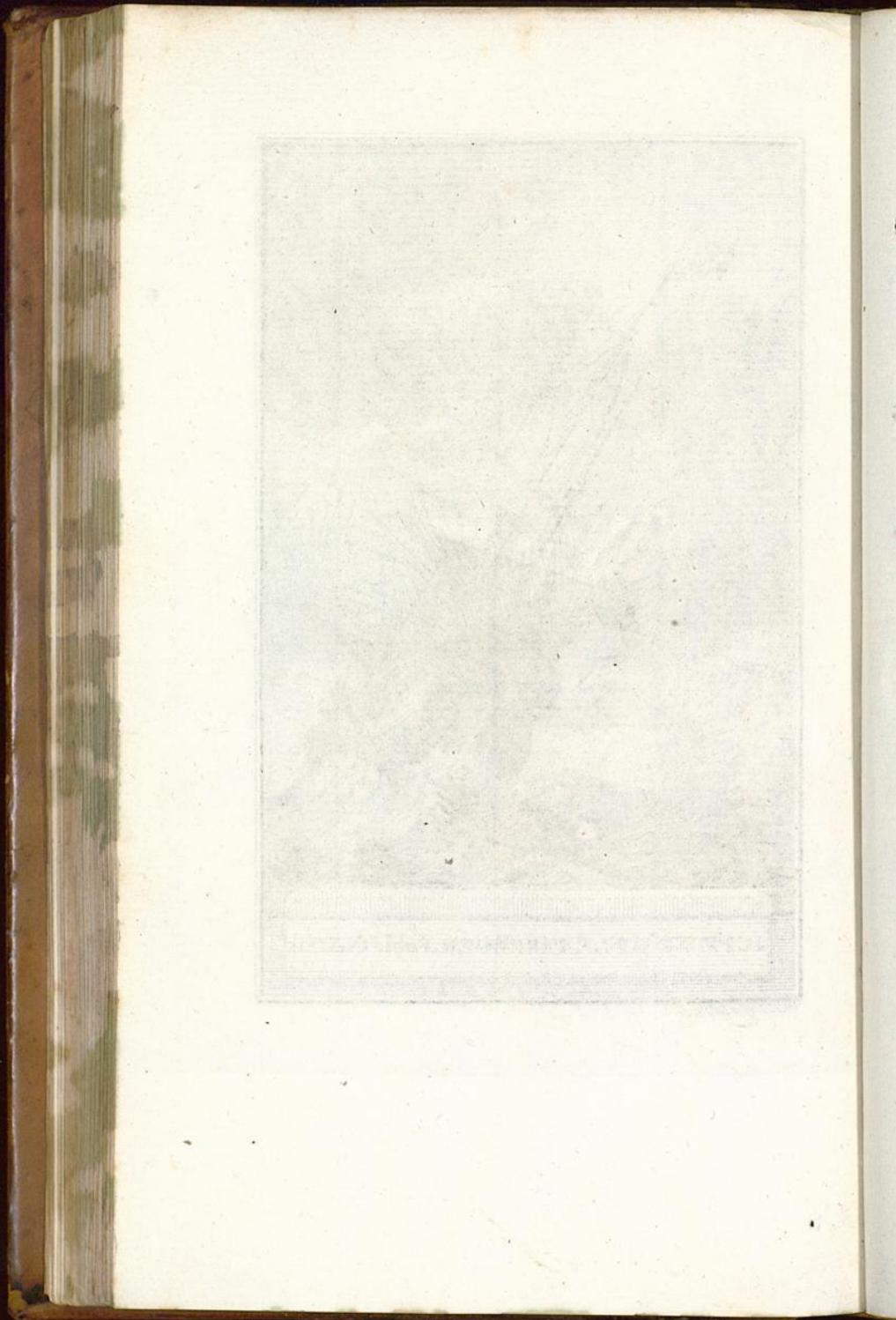
Pinxtes, del. et sculp. 1775.





JUPITER ET LE PASSAGER. Fable CLXXXII.

Moules Del. et Sculp. 1773.



Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs: & n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés & d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit: mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs; & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.



F A B L E XIV.

LE CHAT ET LE RENARD.

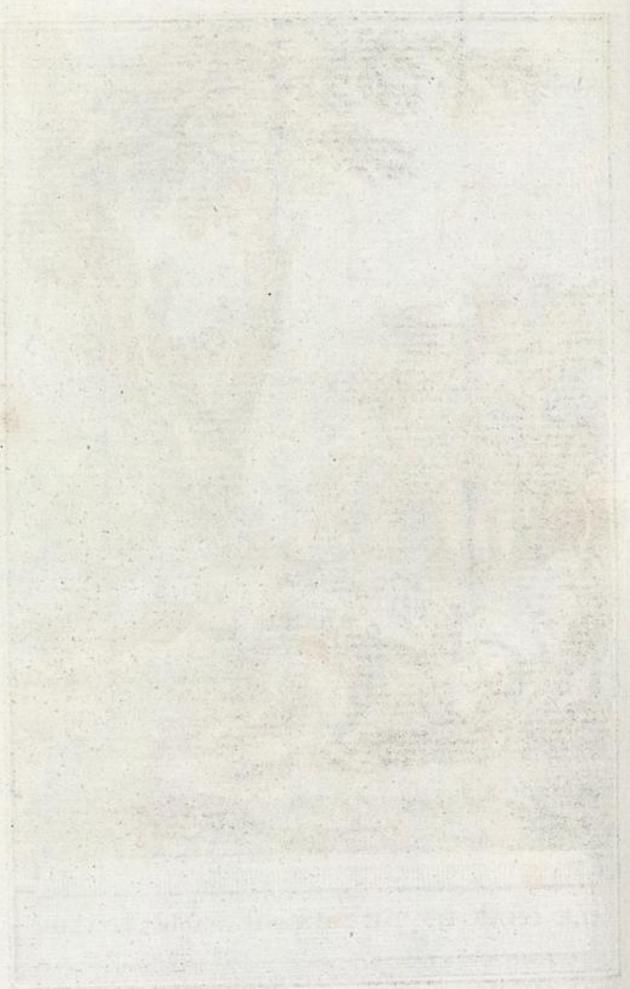
Le Chat & le Renard, commé beaux petits saints,
 S'en alloient en pèlerinage.
 C'étoient deux vrais tartufs, deux *archipatelins*,
 Deux francs pate-pelus, qui des frais du voyage,
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
 S'indemnissoient à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
 Pour l'accourcir ils disputerent.
 La dispute est d'un grand secours:
 Sans elle on dormiroit toujours.
 Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé l'on parla du prochain.
 Le Renard au Chat dit enfin:
 Tu prétends être fort habile,
 En sçais-tu tant que moi? j'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,
 Une meute appaisa la noise.
 Le Chat dit au Renard: fouille en ton sac, ami:
 Cherche



LE CHAT ET LE RENARD. Fable CLXXXIII

Vaucluse del. et sculp. 1770.

U
A
E
L
A
L
O



Cherche en ta cervelle matoïse
Un stratagème sûr: pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles;
Et ce fut par-tout sans succès;
La fumée y pourvut, ainsi que les baffets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles;
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire:
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.



FABLE XV.

LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.

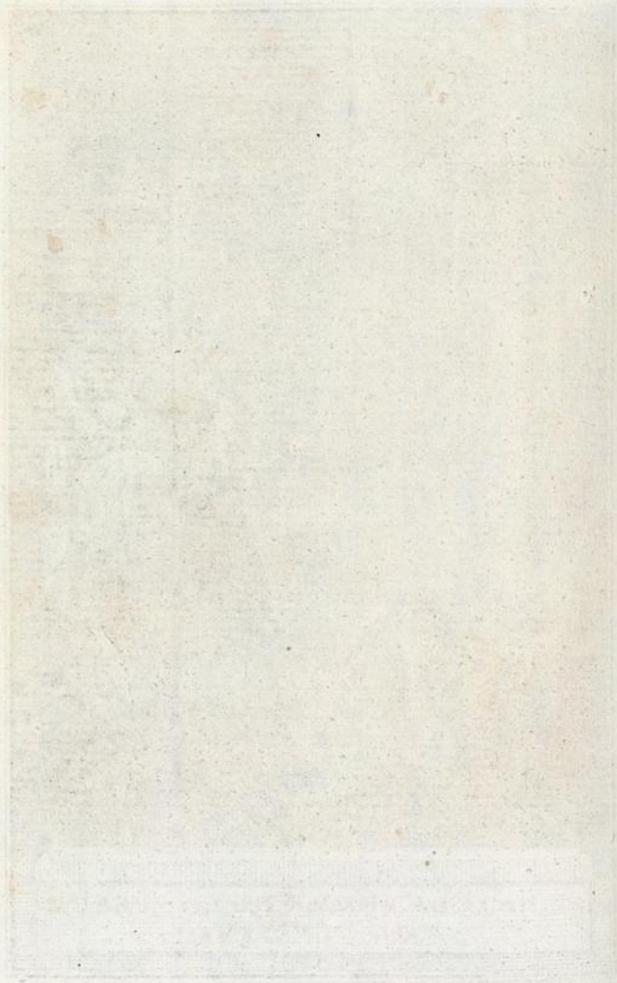
Un Mari fort amoureux,
 Fort amoureux de sa Femme,
 Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
 Jamais œillade de la Dame,
 Propos flatteur & gracieux,
 Mot d'amitié, ni doux fourire,
 Défiant le pauvre sire,
 N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
 Je le crois, c'étoit un Mari.
 Il ne tint point à l'hymenée
 Que, content de sa destinée,
 Il n'en remerciât les dieux.
 Mais quoi? si l'amour n'affaïsonne
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,
 Je ne vois pas qu'on en foit mieux.
 Notre Epouse étant donc de la forte bâtie,
 Et n'ayant caressé son Mari de sa vie,
 Il en faisoit sa plainte une nuit. Un Voleur
 Interrompt la doléance.
 La pauvre Femme eut si grand peur,
 Qu'elle chercha quelque assurance
 Entre les bras de son Epoux.



LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.
Fable CLXXXIV.

Nicholas del. et sculp. 1776.

An
Mo
To
Pr
Co
C
E
C
I



Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu. Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienfiance:
Prends le logis aussi. Les Voleurs ne sont pas

Gens honteux, ni fort délicats:

Celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte

Que la plus forte passion,

C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion;

Et l'amour quelquefois: quelquefois il la domte:

J'en ai pour preuve cet amant,

Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,

L'emportant à travers la flamme.

J'aime assez cet emportement:

Le conte m'en a plû toujours infiniment:

Il est bien d'une ame espagnole,

Et plus grande encore que folle.



F A B L E XVI.

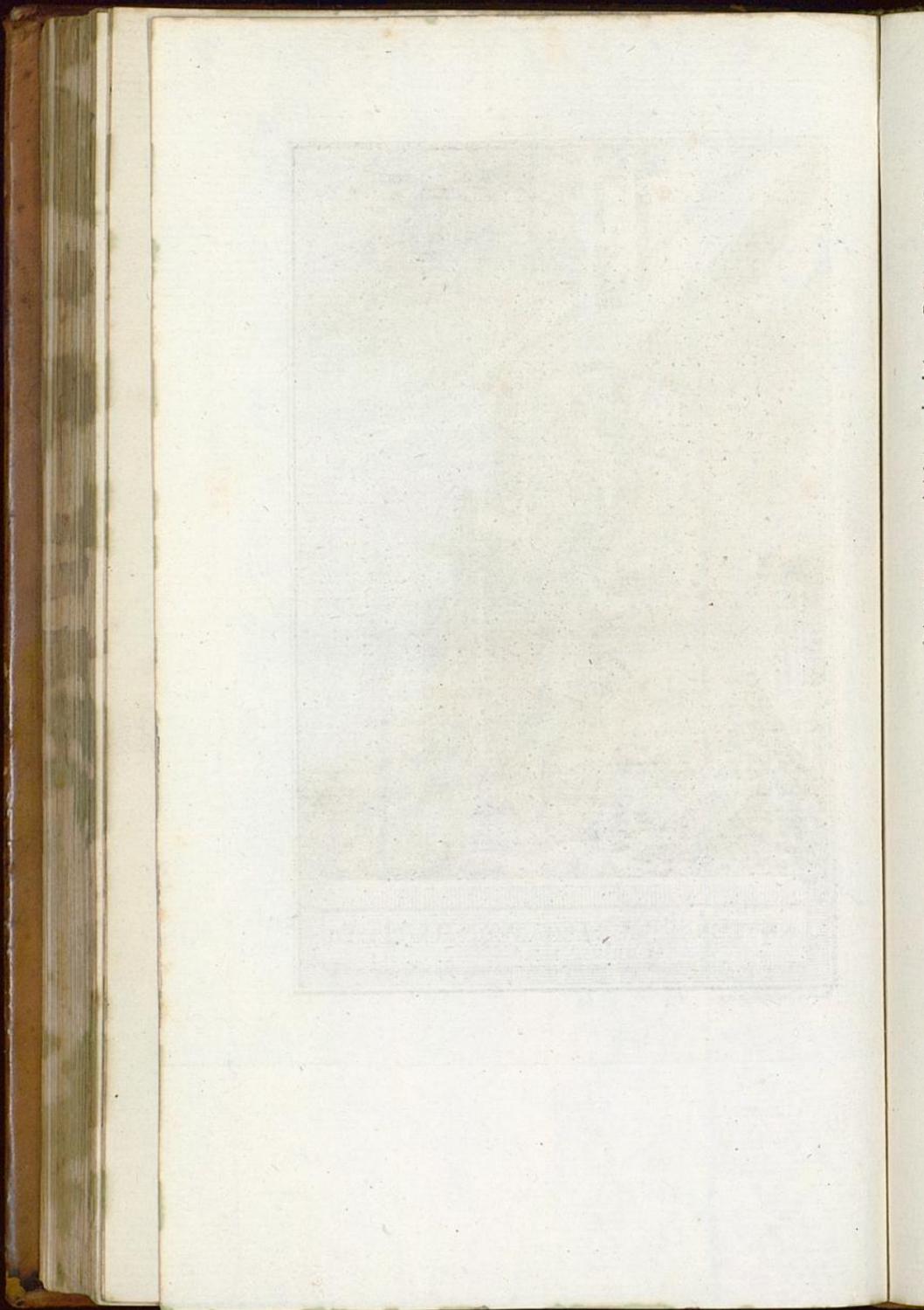
LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un Homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire, n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il feroit bien
 De se pendre, & finir lui-même sa misère:
 Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le viendroit faire;
 Genre de mort qui ne duit pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention une vieille mafure
 Fut la scène où devoit se passer l'aventure:
 Il y porte une corde; & veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
 La muraille vieille & peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse, & l'emporte:
 Laisse-là le licou, s'en rentourne avec l'or,
 Sans compter: ronde ou non, la somme plut au sire..
 Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'Homme au trésor arrive, & trouve son argent
 Absent.



LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.
Fable CLXXXV.

Wankler, del. et sculp. 1776.



Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?

Je ne me pendrai pas? & vraiment si ferai,

 Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:

Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

 Ce qui le consola peut-être,

Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau,

Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:

Il a le moins de part au trésor qu'il enferme,

 Thésaurisant pour les voleurs,

 Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit?

Ce font-là de ses traits: elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente,

 Cette déesse inconstante

 Se mit alors en l'esprit

 De voir un homme se pendre,

 Et celui qui se pendit,

 S'y devoit le moins attendre.



F A B L E XVII.

LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
 Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
 D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
 Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
 Etoit moins attentif aux fouris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marrons :

Les escroquer étoit une très-bonne affaire :

Nos galans y voyoient double profit à faire,

Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : frere, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marrons : si Dieu m'avoit fait maître

Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verroient beau jeu.

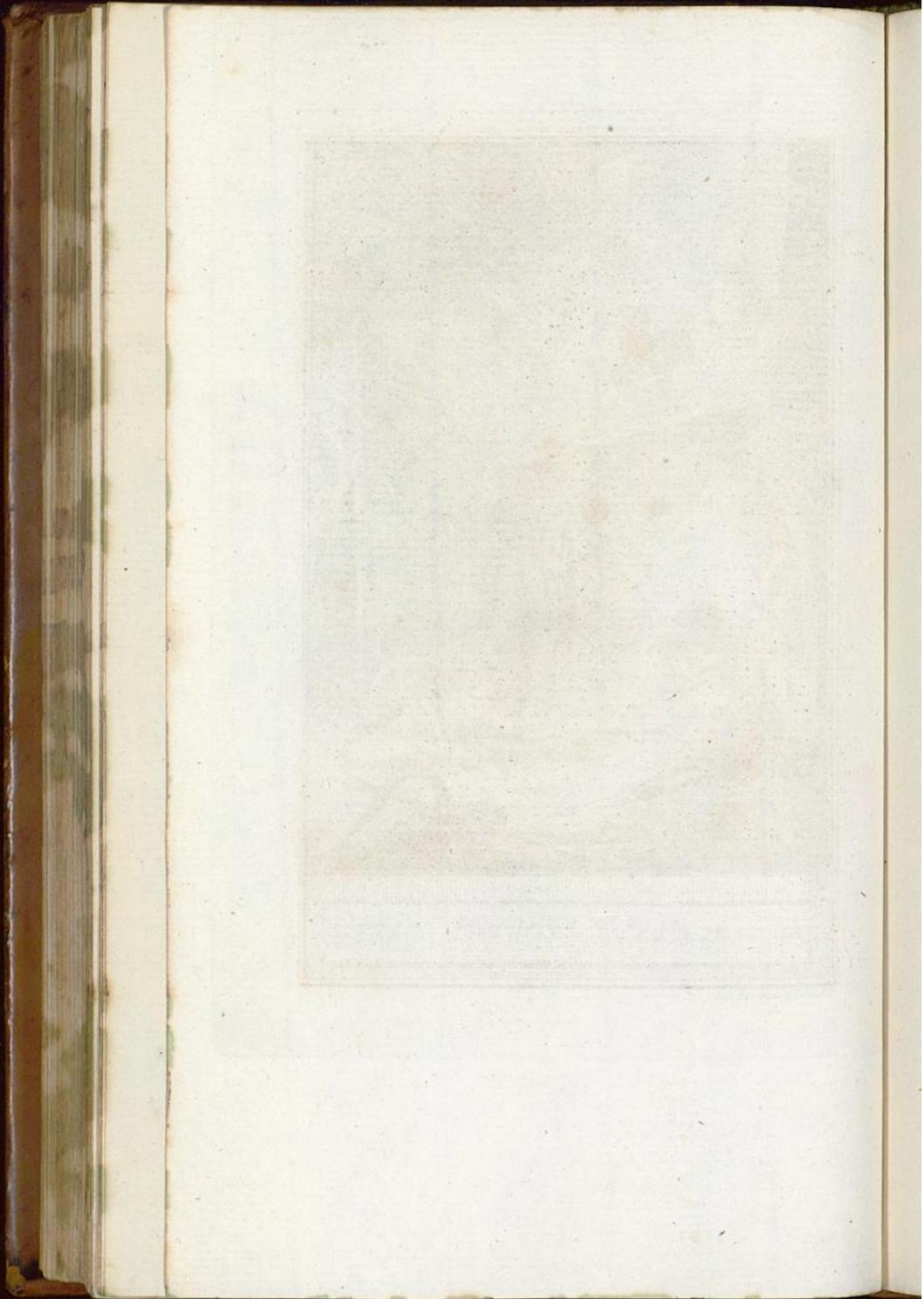
Aussi-tot fait que dit : Raton avec sa patte,

D'une maniere délicate,



LE SINGE ET LE CHAT. Fable CLXXXVI.

Vinkles, del. et sculp. 1776.



Ecarte un pèu la cendre, & retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, & puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces,
Pour le profit de quelque roi.



FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'allarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie:
Aussi-bien que manger en qui n'a que le son?

Ecoutez plutôt ma chanson:

Je vous raconterai Terée & son envie.
Qui, Terée? est-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un roi, dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.

Le Milan alors lui replique:

Vraiment nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique?
J'en parle bien aux rois. Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX.



LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.
Fable CLXXXVII.

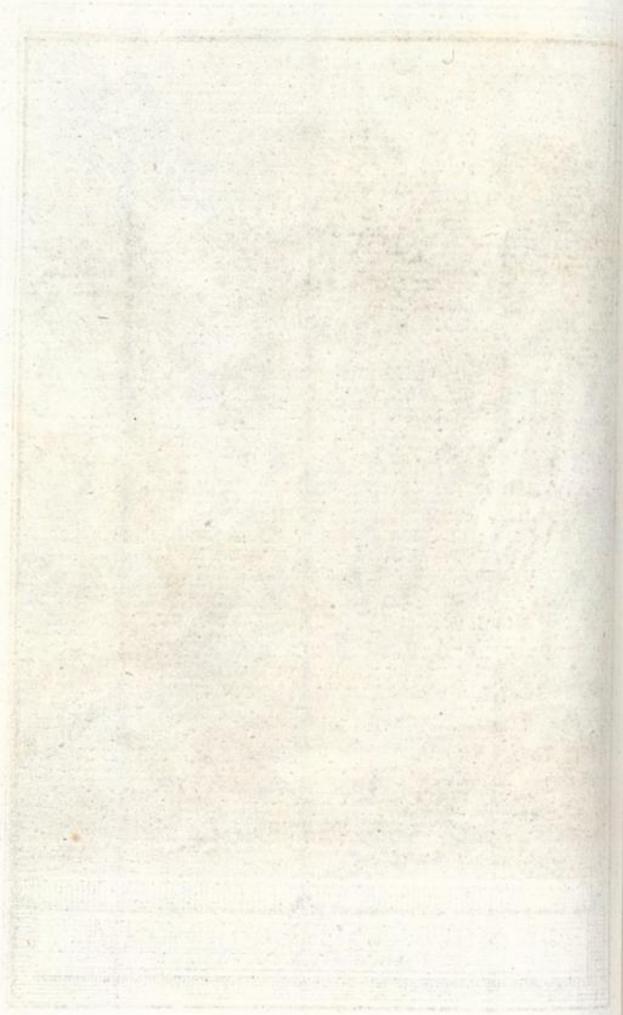
Vinckeles, del. et sculp. 1770.

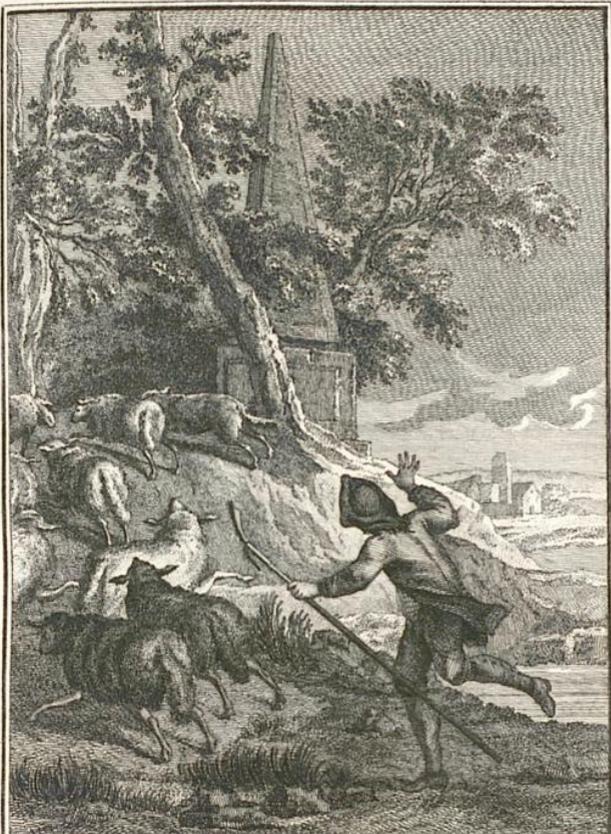
4

A
E
E
U
L
A

J
Q
N
M
J
Q
V

J

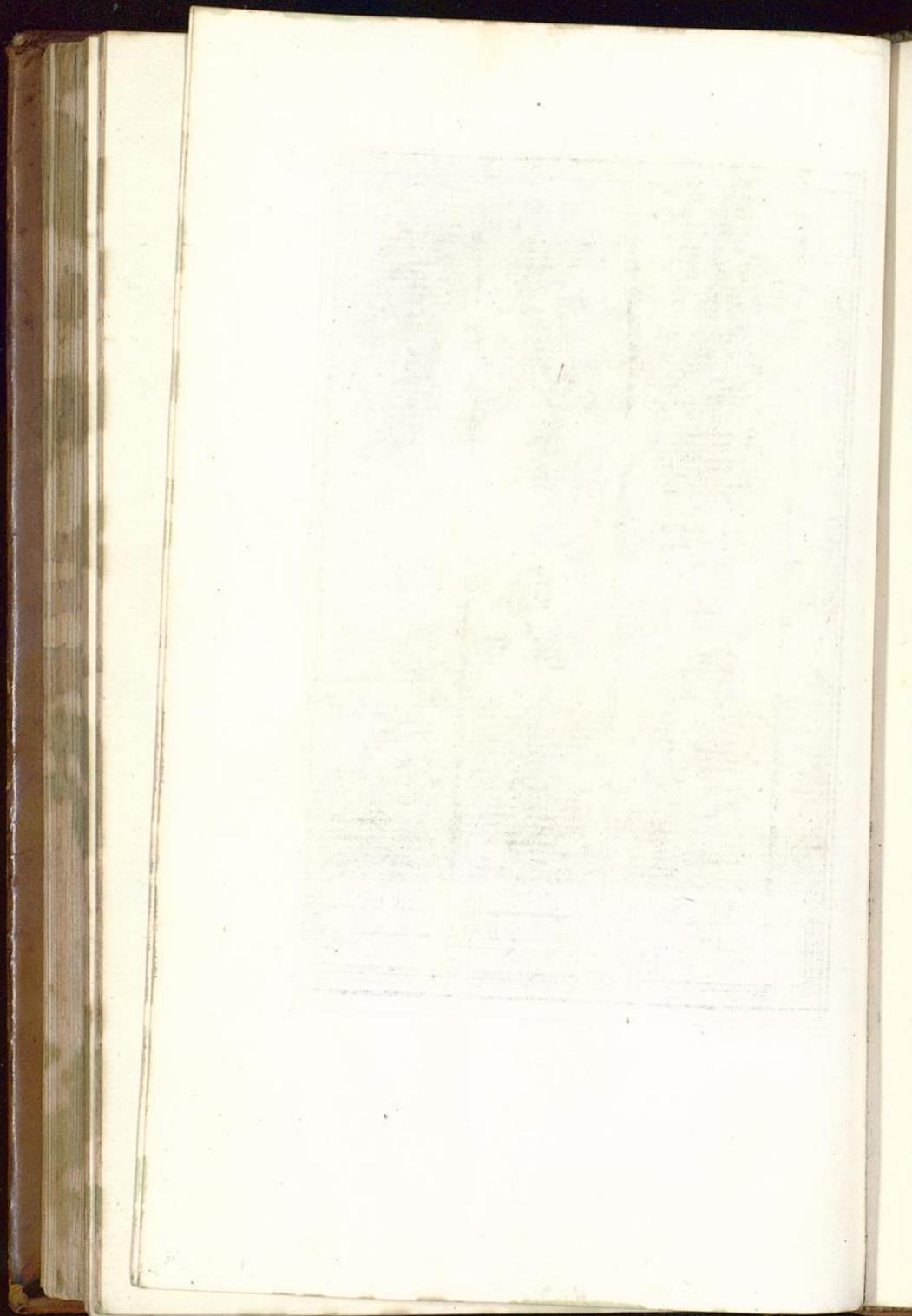




LE BERGER ET SON TROUPEAU.
Fable CLXXXVIII.

Winkler, del. et sculp. 1776.





F A B L E . XIX.

LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Quoi toujours il m'é manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre robin;
Robin mouton, qui par la ville
M'é suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette il entendoit le son:
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,
Et rendu de robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme:
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris robin mouton.

F

Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.

Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombré.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettent de faire rage:
Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre.

